

LES FIGURES DE L'AVENIR

dans le chapitre II de « la Confession d'un enfant du siècle »

La lecture idéologique d'un texte aussi banalisé que le chapitre II de « La Confession » ne peut pas se réduire à l'examen des effets de signification stables que l'on peut référer à l'extériorité d'un champ idéologique supposé générateur. Quelle que soit la pertinence des références ainsi établies, une semblable approche ne serait qu'oblique par rapport à une production du sens dont les moyens se manifestent d'abord dans le texte, premier lieu d'un processus appelé idéologie. Autrement dit, si le chapitre II de « La Confession » est passible d'une lecture idéologique, c'est dans la mesure où il donne toujours déjà en lui-même à lire ce processus par lui mis en place, et dont il devient simultanément l'effet. Qu'il faille pourtant travailler à le lire, que le texte n'exhibe pas comme évidence la structure du processus dont il relève, signifie seulement que les modèles générateurs que constituent ici les Figures de l'avenir, n'y sont jamais les simples motifs successifs d'une énonciation, mais représentent les éléments complexes d'un autre travail qui est celui de l'écriture. Dans cet espace narratif de 18 pages¹, se joue toute une réorganisation du temps et du sens visant à une nouvelle inscription rhétorique de l'Histoire, mais selon une économie générative des Figures propre, par exemple, à problématiser le système des métaphores et des images prégnantes par l'effet d'un réseau de non-dits, d'ellipses et de refoulés.

L'image de l'avenir n'est pas ici réservée à la seule représentation des siècles futurs, mais est d'abord engagée dans une évaluation critique du passé impérial et du présent restauré, tous deux pensés et jugés en tant que vecteurs possibles d'avenir. Cependant, aucune relation dialectique simple ne détermine la successivité des trois Figures qui, d'abord, semblent s'équilibrer selon une tripartition inscrite dans une économie apparemment symétrique de l'écriture : approximativement Empire 3 pages, Restauration 12 pages, Futur 3 pages :

1. Toutes références sont faites à l'édition Folio, Gallimard.

FIGURE 1	FIGURE 2	FIGURE 3
avenir glorieux début du siècle Empire	avenir désespéré le siècle Restauration	avenir révolutionné le siècle futur (Rep. révolutionnaire)
	préfiguration	

Or cet équilibre explicite de la narration centré sur la déploration du présent est totalement décalé, de l'intérieur, par le jeu d'une série d'images préfiguratives qui introduit une économie plus complexe de l'écriture en problématisant la structure narrative. La structure globale reste tripartite, mais la pertinence de la symétrie oppositionnelle F. 1/F. 3 se trouve progressivement niée en faveur d'un déséquilibre qui réévalue l'intention narrative. En fait, la Figure 3 qui s'accomplit dans les trois dernières pages est tout entière issue d'un effort rhétorique constant de préfiguration signalétique. Cette vectorialisation anticipée du futur (F. 3) dans le champ neutre de l'avenir immédiat (F. 2) provoque le glissement progressif mais irréversible du signifié central du texte vers la Figure 3. Le centre de gravité du sens se trouve explicitement rejeté dans l'avenir sous la forme d'un futur socio-historique révolutionné. Cette Figure 3 finale n'échappe cependant pas elle-même à un jeu équivoque de retraits et de non-dits qui problématise partiellement sa vectorialité. Il reste que la vision résolutive de cette Figure représente, au terme des séries métaphoriques qui visent à l'accréditer tout au long du chapitre, une forme véritablement pleine et significative qui nous est donnée à comprendre comme beaucoup plus qu'une simple fuite en avant dans le langage.

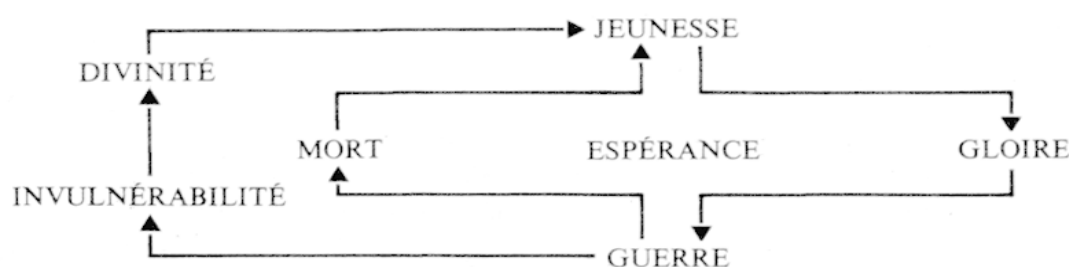
Figure 1 : l'image glorieuse de l'avenir impérial

C'est une image à double face. D'une part, la représentation vécue et illusionnante de l'avenir impérial reconstruite ici littérairement comme structure, et dont tous les éléments renvoient à un mythe collectif élaboré spontanément sous l'Empire par la jeune et dernière génération impériale. D'autre part, la critique de cette représentation sous la double forme d'une dénonciation de l'illusion et d'une destitution du modèle impérial.

Éléments et structure de l'image glorieuse : l'avenir de gloire que permettait la guerre de conquête était senti par la génération des collégiens d'Empire comme un véritable destin, pris tout entier dans le mouvement déjà légendaire du présent : « Ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre » (p. 22). Un avenir qui n'était plus la figure volontariste d'un choix entre des possibles, mais celle d'un destin accepté comme unique possible et transparent à tous. Cette figure mythique, déjà dominée dans sa dimension positive par une systématique de la contrainte, représente le modèle d'une aliénation adéquate mais absolument inévitable :

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de *gloire*, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors (1). Ils savaient bien qu'ils étaient *destinés* aux hécatombes (2) ; mais ils croyaient Murat *invulnérable* (3)... Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La *mort* était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'*espérance*, elle fauchait de si verts épis qu'elle en était devenue *jeune* (4), et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers ; tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment *plus de vieillards* ; il n'y avait que des cadavres ou des *demi-dieux* (5) (p. 21).

L'adéquation de cet avenir-destin repose sur la construction d'un modèle de type circulaire : de la *jeunesse* à la *gloire* (1), de la *gloire* à la *guerre* (« nés au sein de la guerre, pour la guerre »), de la *guerre* à la *mort* (2), de la *mort* à la *jeunesse* (4). Ce modèle à vocation générale (« Chaque année, la France faisait présent... de trois cent mille jeunes gens » p. 20), intègre sa propre variante héroïque dont la particularité est de contourner l'échéance *mort* et de passer de la *guerre* à l'*invulnérabilité* (3), de l'*invulnérabilité* à la semi-*divinité*, et de la *divinité* à l'éternelle *jeunesse* (5) :



L'image glorieuse est donc structurellement définie sous sa forme active comme un destin adéquat mais fondé sur la fiction d'une vectorialité close : c'est un avenir sans avenir, un simple mouvement répétitif du même. Qu'une seule médiation de sa circularité disparaisse, et l'ensemble s'effondre. D'où la rapidité de l'analyse de Musset sur la chute de l'Empire. L'image illusionnante de l'avenir impérial se démantèle dès que la force qui l'imposait (l'empereur) disparaît. La rupture du cercle mythique renverse tous les termes de l'adéquation, si bien que le « demi-dieu », survivant de la Grande Armée, doit mourir dès que le mouvement répétitif de « l'espérance » s'interrompt (et d'une mort sénile, totalement opposée à la mort juvénile et active de l'image glorieuse). L'échec du destin fait de lui un vieillard, incapable de transmettre un message — précisément l'image glorieuse révolue :

La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue... Alors ces hommes de l'Empire qui avaient tant couru et tant égorgé... se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux (p. 22).

L'expérience démythifiante du miroir fait tomber le dernier masque du héros, et il ne reste plus au vieil homme agonisant que la présomption d'avoir été privé de son vrai lieu, et arraché par la guerre à sa vocation naturelle. On pressent déjà la portée d'une critique implicite, la prise de conscience que, derrière la spontanéité apparente de l'image glorieuse, il y avait la force de coercition et le conditionnement objectif des mentalités.

Critique et destitution de l'image glorieuse : sont donc introduits d'abord, ponctuellement, les éléments d'une dénonciation intérieure à l'image glorieuse, par exemple sur le mode métaphorique d'une identification César-Moloch (« Chaque année la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tor-dait entre ses mains... », p. 20) ; ou même sur le mode sarcastique (mort de l'immortel empereur). Mais au-delà de cette dénonciation qui reste prise dans le mouvement d'évocation épique, l'analyse vise une véritable destitution de l'Empire comme modèle historique. Cette disqualification de l'image glorieuse comme critère d'évaluation du présent et de l'avenir engage la critique à jouer aux niveaux des trois Figures produites corrélativement par le texte :

1) Dans l'évocation de l'Empire, il suffit de dégager les implications de l'image glorieuse elle-même : la vectorialité close du destin impérial est en soi le signe d'une mégalomanie à vocation trans-historique (cf. p. 21). La guerre de conquête est la quête illusoire du faux infini, condamnée à sa propre perpétuation épiphénoménale jusqu'à l'anéantissement. Seule progression concrète, l'extension territoriale : mais ce n'est là qu'une figure creuse et éphémère de l'universel. En fait, l'universalité de son contenu n'est pas impérial mais révolutionnaire (dstitution des monarchies, expérience populaire de la faiblesse des règnes, de la duplicité des maîtres..., p. 26-27). Il y a « ruse de l'Histoire », mais l'Empire est incapable de survivre sous la moindre forme à son échec militaire puisque celui-ci correspond à un effondrement central de son essence. Il n'est pas indifférent que l'analyse critique de Musset passe entièrement sous silence tout ce qui, dans l'expérience impériale, est promis à un avenir solide et tout à fait manifeste en 1835 : rien sur l'inscription sociale, administrative, législatrice de l'Empire. Le lecteur de Musset, et particulièrement le lecteur de la Monarchie de Juillet, est obligé d'y voir l'effet d'un parti pris à valeur critique.

2) Le mythe impérial est en effet totalement absent du tableau non seulement comme valeur active et vectorialisante, mais même au niveau des thèmes référentiels qui fonctionnaient positivement sous la monarchie censitaire. La légende napoléonienne tombe définitivement lorsque s'efface l'illusion d'un retour possible de « l'ombre de César » (p. 23), et dès cet instant cesse d'être lisible, même en creux à travers le désir de gloire des jeunes générations, ce désir prenant très vite (p. 23-24) une dimension révolutionnaire, avant d'être enfin réprimé et refoulé. Mais l'absence la plus délibérée du mythe impérial se situe au niveau des non-dits, tous en eux-mêmes parfaitement explicites dans le cadre d'une description argumentée de la Restauration : aucune allu-

sion à l'image courante du « Napoléon des chaumières », rien sur la remontée du mythe après 1830 et en particulier sur la mort du Duc de Reichstadt (1832), aucune référence à la figure du grand administrateur impérial, très en faveur après juillet... Bref, tout est tenté pour réduire au silence les dernières virtualités de résurgence du mythe.

3) Enfin, la représentation finale de l'avenir conduit à une destitution définitive du modèle impérial sur le plan du télos socio-historique de l'Humanité. Cette dernière étape destitutrice coïncide avec celle — résolutive — de la Figure 3 ; l'effet d'une telle coïncidence n'est cependant lisible qu'au niveau du chapitre pris globalement : le texte s'achève sur l'instauration prophétique d'une dimension sociale et heureuse de l'épique, comme il s'était ouvert sur l'évocation d'une expérience douloureuse et illusionnante de l'épopée. Mais la symétrie, loin d'être équilibrante, a pour fonction de montrer le véritable avenir de cette illusion : que la portée historique de l'Empire n'a rien à voir avec l'image glorieuse et se situe dans le prolongement de 93, qu'elle ne concerne pas d'éventuels « demi-dieux » mais l'avenir révolutionnaire du peuple (« Le peuple qui a passé par 93 et 1814... » p. 36). L'Empire a si bien singé l'absolutisme qu'il en a totalement ruiné la crédibilité (cf., p. 26 ; et p. 27, à propos de tous les tenants de l'absolutisme : « ... ce fut une grande nouveauté de voir le peuple en sourire. »). L'Empire est une étape dépassée, un moment en lui-même révolu du dur travail du négatif. Le vrai télos socio-historique de l'humanité, c'est la paix œcuménique d'une société révolutionnée. La symétrie déséquilibrée par laquelle cette figure pleine et directrice vient dans les deux dernières pages du chapitre, combler le vide creusé dans les premières pages par la faillite des illusions impériales, définit entre ces deux figures inégales un espace neutre voué à la désespérance.

Figure 2 : l'image désespérée de l'avenir immédiat

Ici les dernières formes de vectorialité s'épuisent une à une, jusqu'à une véritable chute en léthargie de toute vie et de toute signification. L'avenir immédiat, totalement dénué de sens et de dynamique, ne peut faire que creuser ce dénuement. Processus irréversible qu'aucune dialectique paradoxale ne promet de rendre positivement opératoire. La Figure 2 comme image de la désespérance se trouve définie au point de convergence de quatre constats de faillite ; c'est la figure nodale d'un dépérissement moral, philosophique, politique, et socio-économique :

— sur le plan moral, expérience de tous les stades de la désillusion, et ses prédicats psychologiques : malaise, ennui, dégoût, misère morale (p. 27 sqq.) ;

— sur le plan philosophique, chute de toutes les valeurs, et en particulier de la valeur individuelle : aucune tentative de réévaluation ou de conversion des valeurs ; seul corrélat, le nihilisme le plus immédiat (p. 31 sqq.) ;

— sur le plan politique, déclasserement des partis, stérilité des luttes de fraction, et conscience très lucide de l'inanité environnante (p. 28) ;

corrélat : inflation verbale et vieillissement précoce des hommes et des concepts (p. 24, variante) ;

— sur le plan social, clôture catégorielle, absence d'ambition, détermination automatique de l'avenir individuel par déduction du statut socio-économique personnel, statut donné sans transformation possible (cf., p. 27, 33-34) ; corrélat socio-économique : stagnation, épargne improductive (cf. à propos des « hommes du siècle » : « ... il ne leur prit d'autre souci que de *compter* l'argent qu'ils avaient » p. 31).

Au terme de ce processus multiple de dépérissement, se précise l'image d'une vie réduite à son propre simulacre, d'une vague survivance comateuse et crépusculaire : la Figure de l'avenir immédiat se fige dans la fascination du principe de mort (p. 25, 33-34 ; p. 31 : « ... comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls »).

Le siècle est un temps mort de l'histoire, une nuit, un chaos à quoi doit succéder nécessairement — postulat palingénésique implicite de Musset — un autre temps, une nouvelle lumière, une finalité transparente et neuve. Mais l'avenir immédiat reste aveugle : pris tout entier dans la relation spéculaire de la « désespérance », qui lui renvoie une image toujours dévoyée et improductive de lui-même, il est rendu définitivement étranger à ce qui en lui, malgré lui, se vectorialise et devient porteur d'avenir. Les éléments constitutifs, par anticipation, de la Figure 3 ne seront intérieurs qu'à l'espace de définition narratif de la Figure 2 ; et cette présence ne tiendra jamais lieu de médiation possible pour un quelconque devenir. Leur fonction provisoire se résume à l'approfondissement des différences : la multiplication de ces affleurements du futur devient un des éléments moteurs de la désespérance. La Figure 2 reste intérieurement désorientée, et l'image sous-jacente la plus insistante est celle du mouvement brownien, de la déperdition interne et irrationnelle des forces. Les métaphores nocturnes, les atmosphères d'opacité se doublent d'une image, comme obsessionnelle, de la stérilité. Ce qui n'était que léthargique devient, aussi, frigide. C'est l'image inattendue et paradoxale de l'avenir comme Galathée inanimable offerte aux « enfants du siècle » : « l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi ? comme Pygmalion Galathée ; c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines » (p. 25). L'avenir est une femme, mais c'est une amante de marbre : vierge, mais exsangue, inféconde, figée dans son sommeil minéral. Le miracle pourrait se produire, le sang animer le marbre, comme dans la légende, si l'enfant du siècle désirait assez cette femme pour intercéder en sa faveur auprès d'une nouvelle Aphrodite (une sorte de déesse Révolution ?). Mais l'enfant du siècle n'imagine que l'attente : sa passion inactive n'est qu'une inaction dépassionnée. En fait, la frigidité de l'avenir n'est elle-même que la projection phantasmée, l'alibi d'une impuissance pathologique qui appartient au siècle. Si Galathée est l'avenir, alors les enfants du siècle ne sont pas Pygmalion et aucun mariage ne sera consommé. Analogiquement, les femmes du siècle (p. 28) resteront, semblables à Galathée, « vêtues de blanc comme des fiancées » à perpétuité ; et les hommes n'iront tromper leur impuissance qu'avec

des prostituées, qui représentent (p. 29) la figure dévoyée de la féminité.

En tout état de cause, rien n'est épargné par cette lecture décapante du présent ; et l'image habituellement satisfaite que la Restauration forme spéculairement à son propre usage, se trouve ici directement et radicalement révoquée. Mais une semblable dénonciation n'a de sens que dans la mesure où elle est en même temps une rectification orientée positivement à un certain niveau. La réintégration latente et progressive d'une polarité dans le champ narratif foncièrement désorienté de la Figure 2, était nécessaire non seulement à l'élaboration d'une vraisemblance suffisante pour l'apparition finale de la Figure 3, mais d'abord immédiatement, au maintien d'une vraisemblance minimale de la Figure 2 : il fallait qu'obliquement au moins, une certaine image de la finalité se dessine pour qu'un tableau se construise autour de l'absence de toute finalité ; il fallait que s'insinue la promesse d'une valeur pour que la chute de toutes les valeurs puisse elle-même être évaluée autrement que sur le mode d'une nostalgie rendue impossible par la réfutation préalable du passé impérial.

Figure 3 : l'image problématique de l'avenir révolutionné

La dernière figure de l'avenir, vers laquelle se trouvent peu à peu rejetées les seules chances d'un accomplissement véritable du sens, ne se présente pas sous la forme prévisible d'un discours utopique résolutif et unifiant, composée de plusieurs segments dont les situations intratextuelles et les dimensions sont variables (leur densité et leur continuité tendent à s'accroître dans les dernières pages), la Figure 3 est un ensemble cohérent situé à la convergence de trois groupes de représentations : les éléments préfiguratifs, la configuration sociale de la révolution à venir, la vision résolutive du futur révolutionné. La cohérence de ces trois groupes, essentiellement vectorielle, permet à la Figure 3 d'échapper partiellement au dogmatisme : l'avenir révolutionné n'est pas tout à fait une fin de l'Histoire. Mais si la Figure 3 se problématise, c'est surtout sous l'effet d'une série de non-dits intercalés entre le premier et le troisième groupe, c'est-à-dire centrés sur la médiation même de la figure : la configuration sociale de la révolution à venir. Les lacunes, les retraits n'y sont pas assez constants pour dissimuler toutes les implications du choix politique, mais ils sont suffisants pour introduire au centre de la figure un effet de distanciation qui exclut toute possibilité d'inscription prochaine de ce choix dans le jeu concret des forces sociales décrites. En dépit de cette limitation dilatoire (déjà lisible au niveau des éléments préfiguratifs : 1^{er} groupe), la Figure 3 correspond à l'aboutissement non dogmatique d'une mise en perspective effectivement critique de l'histoire contemporaine et rétablit progressivement les chances d'une vie entièrement nouvelle, offertes à la combativité des générations futures.

1^{er} groupe : les éléments préfiguratifs de l'avenir révolutionné.
Le groupe des représentations anticipées de la Figure 3 repose sur un

système simple d'affleurements narratifs du futur dans l'espace de définition de la Figure 2 : deux séries de métaphores (aurore, semence) et de thèmes (la liberté, la révolution) s'entrecroisent pour construire, sur le mode latent, un discours contrapontique qui suppose la nécessité à venir d'une résurgence historique. La première apparition, quoique très éphémère, de la vectorialité dans le champ de la Figure 2, prend la forme d'une attirance intuitive des enfants du siècle pour le concept de Liberté : « Il y avait pour eux dans ce mot de liberté quelque chose qui leur faisait battre le cœur à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore » (p. 24). Immédiatement connotée à l'image terroriste (« le fleuve de sang » de 93), l'idée de liberté se présente comme une force orientée et inscrite dans l'affectivité première. Il faudra un véritable processus traumatique (p. 24 l'exécution des sergents de La Rochelle) de type répressif pour que cette vectorialité immanente soit refoulée. Elle reste cependant latente comme postulation structurante de la subjectivité, entièrement tournée vers « l'avenir » (cf. p. 27).

Le second affleurement du thème de la Liberté se conjugue avec la série métaphorique de la « semence », la liberté comme germe réapparaît ici en se féminisant :

Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles ; peut-être était-ce *l'ange avant-coureur des sociétés futures* qui semait déjà dans le cœur des femmes *les germes de l'indépendance humaine*, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre ; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtues de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux (p. 28).

Cette énigmatique sécession sexuelle confirme le statut privilégié de la femme médiatrice d'avenir : en se séparant des hommes du siècle devenus impuissants à force de désillusion, les femmes découvrent en elles-mêmes la force d'intercession qui les rendra semblables à Galathée vivante ; fermées à l'amour de l'homme sans avenir, elles s'offrent à la pénétration de l'avenir lui-même par lequel elles se trouvent fécondées. L'image de la liberté devient ici figure d'une médiation globale de l'avenir tandis que la métaphore germinative accède à un statut symbolique positif d'autant plus efficace que sa première manifestation restait vectoriellement très incertaine : « Le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir... et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou un débris » (p. 25). A ce niveau, la semence n'était envisagée que dans l'hypothèse de sa destruction fortuite et invérifiable. Mais si la métaphore germinative accède finalement (p. 28) à un niveau plus élevé de vectorialisation, elle ne peut cependant pas s'exhausser jusqu'à une représentation volontariste. La semence exprime toujours une vie à venir mais présentement insoupçonnable, et en soi irresponsable de sa future métamorphose. Le cycle végétatif s'impose à la semence qui ne peut d'elle-même s'arracher à sa propre léthargie. D'où la conjonction dans un même affleurement

narratif du futur (p. 24-25) des deux métaphores de la semence et de l'aurore : l'avenir ne s'offre aux « jeunes gens » que sous sa forme encore nocturne, à peine dégagée des limbes de son inertie : « devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir... » (p. 24). Ces représentations palingénésiques du Futur restent hypothéquées, dans l'immédiat, par la lenteur inexorable de leur accomplissement. La dernière métaphore de l'avenir-aurore (p. 31) lève, à cet égard sinistrement, les dernières illusions ; en même temps que se conjuguent l'image solaire et l'image révolutionnaire, l'élément préfiguratif devient en lui-même l'objet d'une fascination paralysante, comme représentation de ce qui nécessairement s'accomplira trop tard :

L'astre de l'avenir se lève à peine ; il ne peut sortir de l'horizon ; il y reste enveloppé de nuages, et comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de quatre-vingt-treize. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre ! Et nous serons mort quand il fera jour (p. 31).

Le présent crépusculaire (cf. p. 25) est au seuil d'une aurore retardée. Il y aurait comme une hésitation cruciale de la palingénésie. La mort ne peut l'emporter sur la vie qui doit revenir, mais elle cherche à en différer le retour. Après l'horizon, le dernier obstacle à l'avenir solaire, c'est le nuage, et derrière le nuage tous les effets de la déformation optique : le soleil est encore rouge. D'où l'ambiguïté de la référence à « 93 » et de l'assimilation métaphorique avenir — soleil — révolution. « 93 » comme allusion ambivalente à l'image positive révolutionnaire (p. 23) désigne un avenir terroriste à construire sur le mode sanglant de la révolution passée mais reste connoté dans sa métaphore solaire à l'idée de froid, d'hiver et relève donc encore de l'image nocturne. La transformation définitive du monde sera accomplie lorsque le soleil, lavé du sang des sacrifices, sera rendu à sa pure lumière (cf. la vision résolutive), mais le siècle n'en est pas même à la première étape. Toutes lumières véritables ou artificielles (gloire, amour) se sont déjà éteintes à l'éteignoir de la désillusion ; reste la promesse de l'aurore, la victoire du soleil révolutionnaire sur le crépuscule des monarchies restaurées. Reste l'attente convaincue mais elle-même désespérée : « Et nous serons morts quand il fera jour. » La maladie du siècle, c'est que cette génération n'a pas l'intuition, ou seulement la force d'aller au-devant du soleil. A ce niveau, l'image préfigurative de l'avenir, symbolise le pressentiment au sein de l'idéologie bourgeoise d'une dépossession prochaine de son rôle et de son avenir historique. Le soleil — comme apparition inévitable de la force absolue, conversion totale de l'Histoire — est à la fois le signifiant métaphorique de l'avenir, et derrière l'image révolutionnaire, le signifiant masqué de l'idée de peuple ou de masse. Or la thématique préfigurative de la révolution concerne moins, en dernière instance, l'avenir de la « génération » que celui du peuple : son premier affleurement narratif dans l'espace de la Figure 2 engageait l'idée d'une menace permanente de soulèvement populaire ; le peuple vit dans le souvenir des promesses non tenues de la Révolution trahie,

et il a appris, par l'expérience impériale, la fragilité du pouvoir despotique. Il sait que l'avenir ne peut être régressif, qu'il sera nécessairement progression convulsive de possible en réel et de réel en nouveau possible : « Napoléon mort, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait ; mais la croyance en elles n'existait plus. Il y a un danger terrible à savoir ce qui est possible, car l'esprit va toujours plus loin. Autre chose est de se dire : Ceci pourrait être, ou de se dire : Ceci a été ; c'est la première morsure du chien » (p. 26). L'acquis révolutionnaire inaliénable que constitue pour le peuple la démystification concrète de tout despotisme, représente un saut qualitatif considérable par rapport aux données premières de la précédente révolution, et laisse supposer la portée historique radicale que revêtirait dès lors un éventuel soulèvement populaire. Cette menace semble provisoirement conjurée, mais rien n'est sûr. Le peuple ne renverse pas mais ne légitime pas non plus le pouvoir :

Et quand on leur disait : Peuple, oublie le passé, laboure et obéis, ils se redressaient sur leurs sièges et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : Reste en repos du moins ; si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire. Hélas ! ils se contentaient de cela (p. 27).

L'affrontement n'est pas encore imminent, mais suspend sa menace sur l'avenir. L'ensemble des éléments préfiguratifs du futur élabore implicitement dans le champ narratif de la Figure 2 la nécessité d'un discours explicite sur la révolution qu'il annonce à la fois comme impossible au présent et inévitable au futur.

2^e groupe : la configuration sociale de la révolution à venir. La révolution future est inévitable parce qu'elle représente la médiation même de l'avenir : il n'y a qu'elle pour opérer la conversion palingénésique, le déchirement nécessaire à la résurgence d'une réelle temporalité. Mais en ouvrant le monde sur l'histoire, la révolution n'échappe pas elle-même à l'histoire : Musset s'emploie à en préciser la configuration sociale. La révolution à venir sera la lutte finale des pauvres contre les riches, des prolétaires contre les nantis. A ce niveau le texte n'admet aucune ambiguïté : la représentation sociale de la révolution — très proche de la conception babouviste — correspond en 1835 à un maximum de lucidité historique : « Le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est dit un beau jour : Guerre au riche ! à moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre ! à moi la terre puisque le ciel est vide ! à moi et à tous puisque tous sont égaux !... » (p. 35). Pourtant, la représentation de cette révolution des « partageux » reste dans le chapitre, incomplète et finalement problématique. L'analyse stratégique part du principe non justifié préalablement qu'il est encore trop tôt pour que la victoire soit certaine : si le rôle historique déterminant revient désormais au pauvre, la prise de conscience de ce rôle n'est pas encore suffisante. Les masses restent objectivement une force encore séparée de sa finalité, une force mobili-

sable de l'extérieur par la persuasion de certains idéologues actifs (« les antagonistes du Christ », « les raisonneurs sublimes »). C'est encore de l'extérieur qu'on enverrait le peuple à la conquête de sa liberté. Les masses ne seraient pas présentement responsables d'un échec éventuel, mais cet échec les rendrait définitivement incapables de surmonter les forces de la réaction : « ... ô raisonneur sublime qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu ? » (p. 35). La révolution reste conçue comme un événement, un coup de force qui peut réussir ou échouer (l'expérience historique de 1830 est ici déterminante). Tout cela aboutit pour l'analyse à légitimer une position strictement attentiste. Ce qui se découvre en fait, ici, c'est la différenciation sociale des classes par l'impossible juxtaposition de leurs rôles propres dans le devenir historique : les enfants du siècle et le peuple ne sont pas identifiables, et leurs fonctions ne sont pas interchangeables. En évaluant l'avenir, les « enfants » démontrent qu'ils sont assez déclassés pour comprendre qu'il faut tout attendre de la révolution, mais ils font en même temps la preuve, par une attitude attentiste, de leur incapacité à rejoindre concrètement le camp du peuple. En tout état de cause, la vision finale, en tant que vision pleine et résolutive, a pour fonction partielle de masquer les implications problématiques de ce retrait. A la limite, l'évocation de la société révolutionnée fonctionne comme une sorte d'alibi : la plénitude du sens est déplacée volontairement sur ce qui ne fait pas problème et qui relève de l'ailleurs. Mais par un retour ultime au présent historique de la désespérance (p. 37), la Figure parvient à se mettre elle-même en perspective, et la vision résolutive échappe finalement au risque de se consumer dans sa fonction d'alibi.

3^e groupe : *la vision résolutive du futur révolutionné*. La représentation imagée du télos historique de l'humanité est un tableau symbolique parfaitement adéquat, dans chacune de ses parties, à la chaîne des métaphores qui l'ont préparé. Les six images nodales formant figure, lèvent les unes après les autres toutes les contradictions ouvertes dans le chapitre :

— *soleil* : c'est la reprise, en réalisation, de la métaphore préfigurative du soleil rouge. Le soleil entrevu sans espoir par le « siècle » était un soleil froid, hivernal : c'est maintenant le soleil d'« une chaude journée d'été » ; c'était aussi un soleil impur, taché par le sang du passé, et enveloppé de nuages : l'astre révolutionné est « un soleil pur et sans tache » (p. 36) ;

— *horizon* : contre l'image de l'horizon inaccessible et étranger c'est ici la représentation d'une véritable appropriation de l'horizon ; ce qui était limite, obstacle devient pouvoir et illimitation de ce pouvoir : « ... vous promènerez vos regards sur votre horizon immense » (p. 37) ;

— *germination* : l'image du germe qui restait problématique même au titre d'élément préfiguratif, s'accomplit maintenant dans des images de fertilité et de germination agraire (« verte campagne »), humaine (« moisson humaine »), tellurique (« la terre, notre mère féconde... ») (p. 36) ;

— *femme* : directement liée à l'image de la fécondité et à celle de la jeunesse, c'est la figure absolument antagonique de la femme du

siècle, qui était stérile et froide (Galathée, « les fiancées », les prostituées), séparée des hommes, austère et aliénée. La femme des siècles futurs sera, semblable à la Terre, féconde et souriante, offerte à tous, semblable à la fleur, incarnation de jeunesse et de poésie ;

— *jeunesse* : c'est l'image véritablement nodale, connotée à l'idée de féminité et de poésie : « ... des bleuets et des marguerites au milieu des blés jaunissants... » (p. 37) : opposés au blé, bleuet et marguerite symbolisent la féminité ; opposée au blé jaunissant, la fleur est l'image de la jeunesse ; opposés à la « moisson humaine », « où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre », bleuet et marguerites représentent la poésie, la différence à l'intérieur de l'égalité (ce qui fait que la société révolutionnée n'est pas le règne attristant et nivellateur de l'indéfinie répétition du même). Mais, précisément, ces oppositions n'en sont pas : ce sont justement des différences au sens où ne peuvent différer que des choses qui se ressemblent, qui sont ensemble. Ce sont des réconciliations : les femmes et les hommes, la jeunesse et l'âge mur, la poésie et le travail... C'est un tout. Ce qui était le nœud du problème — l'image de la jeunesse — est devenu la solution de la moisson humaine ; la mort en devenait elle-même fantasmatiquement jeune (F 1). Ici c'est la vie qui devient jeune, qui se vitalise : plus de vieillissement précoce, mais un mûrissement et une jeunesse réconciliés dans un développement harmonieux du rythme naturel ;

— *égalité sociale dans le travail* : cette image multiple en elle-même est le contre-texte de toutes les images socio-économiques négatives qui ponctuent le chapitre :

— contre l'image impériale une société belliqueuse, celle d'une paix œcuménique par le travail : « essuyant, sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense » (p. 36-37) ;

— contre l'image monarchique et bourgeoise d'une société hiérarchisée, l'image d'une société sans classe, égalitaire, sans nivellement : « il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bleuets et des marguerites au milieu des blés... » (p. 37) ;

— contre les images d'oisiveté, d'ennui, de stagnation économique, l'affirmation imagée de la nécessité du travail et de l'universalité de l'effort productif.

Enfin, se forme l'image politique d'une société œcuménique où les frontières de la patrie coïncident partout avec l'horizon, lui-même approprié par tous. Image aussi étrangère à celle de la conquête impériale qu'à celle du manteau d'Arlequin que se partagent les royales araignées après la chute de l'Empire (cf. p. 21).

La Figure 3 — image problématique de l'avenir révolutionné — s'achève sur cette vision résolutive qui n'est pas une clôture, mais qui se réinsère elle-même dans l'axe d'une vectorialité seconde : celle d'une apostrophe critique à la conscience historique des hommes libres de la future société révolutionnée. Preuve que ce texte s'inscrit, par sa lecture décapante du passé, du présent et de l'avenir, non dans la perspective d'un romantisme révolutionnaire, mais dans le champ orienté du réa-

lisme critique. En même temps que s'achève le chapitre II, et au point de convergence des six images nodales de l'utopie finale, ce qui se découvre, concernant le chapitre tout entier, c'est l'efficace d'une structure figurative réellement générative : la Figure 3 en tant que troisième modèle générateur du texte s'accomplit en vecteur résolutif selon un processus récurrent qui la désigne comme modèle fondateur du texte et centre de gravité de tous ses effets de sens.